

ANEEES SALIM

Vanity Bagh

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Éric Auzoux

ACTES SUD

*À la mémoire de Javed Naseer (1994-2014).
Comme j'aimerais que tu sois parmi nous.*

I

Je plaide non coupable, juge Sahib, et comment !

IMRAN JABBARI (1985-)

Il y a longtemps, très longtemps – dix-huit mois environ pour être précis –, sous l'effet d'un coup de maillet sur un bureau très sombre, mon univers s'est réduit à un trou de souris. C'était une journée ensoleillée, si ensoleillée que les femmes à la peau claire avaient décidé d'ouvrir leur parapluie, mais la foule agglutinée aux fenêtres bloquait tellement les rayons dans la salle du tribunal que ç'aurait aussi bien pu être une journée pluvieuse.

Il y avait une horloge dans les parages, mais hors de vue. Toutes les demi-heures, elle produisait un son de cuiller frappant une assiette métallique, prémonition des longues et vides années qui me seraient distribuées par un juge ressemblant fortement à un comique célèbre.

La cour s'est séparée peu après treize heures, les gens se sont éloignés des fenêtres, et le trajet vers la prison a commencé. Il a duré moins d'une heure, pendant laquelle je n'ai cessé d'imaginer ma destination,

comme je l'avais fait lors de mon premier trajet vers l'école.

C'était un vendredi, et, comme tous les vendredis, il y avait de longues queues à l'entrée des cinémas et de grandes foules à la sortie des mosquées – les deux endroits qui allaient le plus me manquer.

Quand le fourgon est arrivé à bon port, l'horloge au-dessus du portail bleu marquait quatorze heures dix. De l'extérieur, la prison ressemblait à une école (à première vue, l'école avait ressemblé à une prison). Une légère couche de mousse recouvrait le mur, comme s'il était de bronze et que la pluie avait déposé sur lui sa première patine. Les portes se sont ouvertes avec un sombre enthousiasme, et le fourgon est entré, morose.

Depuis que je suis passé par ce haut portail, je ne cesse de me demander si, en dix-huit mois, le mur extérieur a viré au vert foncé, ou si les autorités pénitentiaires l'ont fait gratter par des détenus pour qu'il redevienne légèrement cuivré. En dix-huit mois, je n'ai pas eu une seule occasion de voir ce mur extérieur ; il aurait aussi bien pu se trouver dans l'espace sidéral.

Exactement comme dans une école, il y avait une pièce où les étagères croulaient sous les registres et les murs étaient tapissés de photos d'adieu où s'alignaient des hommes au visage réservé, celles de retraités ornées de guirlandes trop longues, dont les extrémités compliquées descendaient sur leurs cuisses et s'y posaient comme un jardin d'origami qui aurait poussé sur leur entrejambe.

Un gardien en civil s'est assis près de la fenêtre, dont les rideaux étaient nattés comme une chevelure de fille et suspendus à des anneaux de bois, et

a noté sans se presser l'adresse d'une localité que je pourrais bien ne jamais revoir. "Vanity Bagh? a-t-il demandé, sans lever les yeux du registre. Vous voulez dire *bag*?" Il n'avait jamais entendu parler de notre quartier, ou il ne voulait pas le reconnaître, à moins qu'il n'ait pas été de la ville.

"Non, pas *bag*. Bagh." J'ai dessiné les lettres dans l'espace en même temps que je les prononçais, craignant soudain de commettre une faute d'orthographe, sur une page sur laquelle on ne reviendrait pas au cours des seize prochaines années. "B-A-G-H. Comme Mangobagh."

"On a un champion d'orthographe parmi nous, dirait-on?" Le directeur de la prison, homme plutôt mince au visage de babouin, a passé la tête à travers la moitié de porte et m'a adressé un regard désagréable. Pendant un instant, les gardiens ont hésité entre le saluer ou rire. Finalement, ils ont décidé de rire. Applaudissant, agitant le ventre, ils ont ri. Je n'ai pas compris la plaisanterie sur le moment, et je ne la comprends toujours pas, d'ailleurs. Peut-être qu'il ne s'agissait pas de la plaisanterie elle-même, mais simplement d'une règle de la prison qui veut que, quand le directeur lâche une plaisanterie, les gardiens doivent rire, même si elle est pourrie. Ils n'ont pas le permis de tuer mais ils ont le droit de vous torturer avec leur bizarre sens de l'humour. Peut-être est-ce leur façon de compenser l'impossibilité pour eux de vous taper dessus? Ils en ont sûrement envie de temps en temps, quand ils ont passé une mauvaise journée au travail ou se sont disputés à la maison, mais, se souvenant juste à temps des conséquences, ils rangent les poings dans leurs poches et s'éloignent. Les nouvelles règles gouvernementales

ont rendu les prisons plus vivables. On ne peut plus passer à tabac un détenu. Les insultes sont hors de question. De même que les crachats en pleine figure. On n'entend plus de *mother-fucker*, *sister-fucker* ou *brother-fucker* (ce dernier étant destiné aux gays). Ces termes constituent une grossière violation des droits de l'homme.

Il y a même un fonctionnaire de l'administration pénitentiaire qui vient tous les mois et s'assied sous l'un des groseilliers avec un registre sur les genoux. Si vous avez un grief, il est tout ouïe. Il transcrita votre plainte et vous fera signer au bas de celle-ci; ensuite, il signera à son tour et transmettra au service concerné. Mais il est rare que les gens lui confient des choses. Quand il est quatre heures à l'horloge à double face qui se trouve au-dessus du portail bleu, il époussette les feuilles jaunes que l'arbre a déposées sur le registre des plaintes et quitte la prison. Une fois, deux détenus se sont dirigés vers lui, confiants, sous le regard tendu des gardiens; le plus courageux des deux a dit que le curry de viande hebdomadaire baignait dans l'eau et avait le goût d'un aliment pour bétail. Le fonctionnaire a secoué la tête avec fermeté et disqualifié la plainte comme ne relevant pas des droits de l'homme. Les éconduits se sont retirés avec un sourire de façade. Les gardiens, eux, souriaient franchement.

Je me demande si le gardien pose la question "*Bag?*" chaque fois qu'il se retrouve en face d'un nouveau prisonnier originaire de notre quartier. Pour mon plus grand plaisir nostalgique, je tombe sur des gens de Vanity Bagh de temps à autre, et la première chose que je fais est de renifler. Je renifle si fort qu'ils pensent que j'ai attrapé froid ou que, dévasté par le

mal du pays, je m'efforce d'empêcher mon nez de couler. En réalité, j'essaye de faire le chien, d'inhaler l'odeur du quartier, de ses impasses et de ses ruelles, de ses étals de fruits et de ses fleuristes, de sa ruse et de son innocence, de ses innombrables égouts et de l'unique boutique qui vend des huiles essentielles, près de la clinique homéopathique Suleiman. Renifler ne mène nulle part, toutefois, car une fois endossé l'uniforme de la prison, tout le monde sent pareil. Tout le monde sent le désespoir et parfois le détergent.

L'été dernier, un petit homme trapu au regard nerveux et aux doigts agités est venu du bloc D pour me rencontrer. Il m'a dit que nous étions de proches voisins dans l'autre monde ; sa famille habitait juste au-dessus du magasin Bata, bien que je ne me souvienne pas de l'avoir vu près du magasin Bata ou ailleurs dans Vanity Bagh. Il attendait des tuyaux de ma part, des tuyaux pour survivre pendant les trois mois qu'on lui avait flanqués. Un détenu typique des établissements pénitentiaires de province : petit délit, peine brève. Il avait été accusé du genre d'escroquerie que la plupart des gosses font quand ils sont à l'école, seulement le pauvre gars l'avait commise vis-à-vis d'une compagnie dont la moitié du nom est anglais, et qui possède un logo et une marque déposée. Il s'était retrouvé ici parce que la prison locale était en surcapacité. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de tuyaux particuliers pour survivre en prison. À part être soi-même. C'est ça le truc. Et il m'a répondu que c'était ce que son patron voulait que tout le monde fasse au bureau. Être soi-même. Et c'est ce qu'il avait fait avec l'argent de la société. Appuyés contre un pilier nous avons ri, jusqu'à ce que nous nous rappelions que nous étions des détenus.

Je lui ai demandé des nouvelles de Vanity Bagh, comme on demande des nouvelles d'un vieil ami, et il m'en a parlé comme s'il s'agissait d'un ami devenu ennemi. Il n'y était pas vraiment attaché, et pire, pensait déménager une fois sa peine terminée. Je lui ai demandé comment se portait le quartier. Il a haussé les épaules. Je lui ai demandé comment allaient les gens et les établissements connus du coin. Il a haussé les épaules. Il semblait avoir décidé une fois pour toutes qu'il en avait plein le dos du quartier.

Les trois mois ont passé comme trois semaines; quand il est venu dans le jardin, un après-midi, pour dire un rapide au revoir, je lui ai serré la main plus longtemps qu'une poignée de main ne dure d'habitude. Plus longue serait la poignée de main, ai-je pensé, plus profond serait le frottement de mes doigts contre les siens. Et quelle que soit la brièveté de son passage, il laisserait à coup sûr sans le savoir mes empreintes sur certains éléments du quartier : arbres, lampadaires, murs, portes, DAB, rampes.

C'était un de ces mois où les libérations sont nombreuses. Les uns sont partis après des adieux élaborés vous rendant douloureusement jaloux de leur liberté; d'autres se sont volatilisés aussi discrètement que lors d'une évasion, leur absence n'étant remarquée que plus tard, par les sièges vides de la salle de télévision et les postes de travail qui requéraient de nouveaux bras.

Il manquait souvent trois hommes dans la salle de menuiserie, quatre dans la salle d'artisanat, sept en cuisine, mais c'était la salle de reliure qui était le plus touchée. Elle avait renvoyé treize de ses relieurs dans le monde libre. Un matin, alors que nous étions en train de préparer la terre sur un petit lopin pour y

faire pousser des épinards, un gardien-chef a débarqué avec une écritoire et un stylo. Son ombre, volumineuse et étrange, a parcouru la terre fraîchement retournée. À intervalles réguliers, il désignait un détenu de son stylo en disant : “Toi”, et celui qui était sélectionné fixait solennellement le sol, comme s’il avait été désigné pour le peloton d’exécution. Une fois habitué à se déplacer librement parmi les arbres anciens, à lézarder au soleil et, occasionnellement, à se planquer derrière un arbre pour fumer une cigarette de contrebande, une fois accoutumé à tout ce luxe, personne ne voulait d’un travail à l’intérieur. L’extérieur vous emplit d’une longue liste de visions et de sons : le meilleur des sons est celui d’un camion, de la taille d’un jouet dans votre esprit, fonçant sur la voie express, au loin ; la meilleure vision, en prison, est celle d’un avion silencieux disparaissant dans un Everest de nuages. De quoi vous donner envie de sortir un jour et de vivre à l’aise. La vue la plus dérangeante, je la rencontre toujours au même endroit, en dessous des pierres mal jointes à proximité des massifs de bambous. Il m’arrive de les soulever lorsque je gratte les marches du jardin, et une tristesse aiguë s’empare de moi à la vue d’escargots tapis sous les pierres couvertes de lichen. Comme des rappels des longues années qu’il me reste à traverser. À part ça, je n’ai rien à reprocher aux travaux en extérieur.

Même le soleil n’aime pas s’attarder trop longtemps autour d’un intérieur de prison, où il est parfois difficile de différencier une chose de son ombre. Je ne pige pas comment il peut encore exister des gens qui feraient n’importe quoi pour obtenir un boulot à l’intérieur ; une seule prison suffit, quel besoin d’en ajouter une autre au sein de la première ?

Je remerciais le ciel de ne pas avoir encore été jugé bon pour l'une des activités. Pas encore.

“Toi”, a dit le gardien-chef exactement une minute après que j’eus soupiré de soulagement d’avoir été épargné. Je n’ai pas quitté des yeux le trou peu profond que j’étais en train de creuser à l’aide d’un piquet.

“Toi, le 111, a-t-il répété, grattant le sol de gravier de sa botte, je te mets à la salle de reliure.”

La phrase sonnait comme l’annonce de la mort de quelqu’un qui vous doit beaucoup d’argent.

“Viens rejoindre ce groupe”, a-t-il dit, montrant de son stylo trois vieux hommes qui, à voir la tête qu’ils tiraient, détestaient les livres. Moi aussi, je détestais les livres, mais en prison on ne choisit pas sa carrière.

Le travail de reliure a lieu dans la plus tranquille des pièces de la prison centrale, à plusieurs blocs de toute présence humaine. Le silence environnant fait penser à une bibliothèque. La salle ressemble d’ailleurs à une bibliothèque, avec ses livres de la même taille, ses étagères sombres et ses ventilateurs de plafond suspendus à de longues perches. Mais ici les livres ne comportent que des pages blanches, qui font de l’endroit une bibliothèque de livres non écrits, et de silence spontané. De temps à autre, la lame d’un massicot siffle en rognant les coins de page de livres fraîchement fabriqués et s’abat en produisant un léger bruit sourd.

Les livres naissent dans un quasi-silence. Pas étonnant que les bibliothèques soient des lieux aussi calmes. Une fois les coins rognés, on passe les livres à ma table. Je les relie. À vingt-quatre ans, c’est mon métier.

Même ma mère, qui était assise au troisième rang de la salle bondée du tribunal, la lèvre inférieure en avant anticipant les mauvaises nouvelles, n'aurait pas pu imaginer que je me retrouverais au milieu des livres, dix-huit mois après que mon sort eut été officiellement scellé. Elle avait prié en silence durant toute la matinée précédant le verdict, un chapelet s'agitant entre ses doigts tel un bébé serpent marron. Les grains se sont immobilisés lorsque le juge s'est raclé la gorge et a ouvert la bouche.

Imran Jabbari a été reconnu coupable de toutes les charges et est condamné à seize années d'emprisonnement.

JUGE P. R. NARIMAN (-2012)

Le chapelet est tombé sur le sol, sans le moindre bruit. Et ma mère hurlant à sa suite.